Ferdinand et Berthe LAZARD

Louise Dessaivre

▶ **To cite this version:**

Louise Dessaivre. Ferdinand et Berthe LAZARD : Le parcours d'une famille juive amiénoise, 1901-1944. 2013. hal-03425716

HAL Id: hal-03425716
https://u-picardie.hal.science/hal-03425716

Preprint submitted on 11 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Ferdinand LAZARD (1868-1944) et Berthe DREYFUS (1879-1944), en 1943

D'Anvers et de Santiago du Chili à Auschwitz-Birkenau, voici reconstitué par l'auteur l'itinéraire et le destin tragique de ses arrières-grands-parents, commerçants juifs installés à Amiens depuis 1901. Le hasard d'une sortie de la Société des Antiquaires de Picardie, le 4 juin 2013, a fait croiser à l'auteur la route de David Rosenberg, archiviste et historien américain, qui était à la recherche de témoignages sur la rafle des Juifs d'Amiens du 4 janvier 1944. Estimant que c'était pour sa famille et elle-même d'une importance capitale d'évoquer la mémoire de ce discret couple d'Amiénois qui ne demandait rien de plus que de terminer ses jours paisiblement, au sein d'une famille aimée, l'auteur a confié aux Archives départementales de la Somme un fonds de documents familiaux qui n'ont d'autre ambition que de perpétuer le souvenir de ceux que la barbarie nazie voulait anéantir[1].

*****

Retracer le parcours d'une famille juive, depuis ses origines jusqu'aux camps d'extermination nazis n'est pas chose aisée, surtout lorsque l'on est soi-même descendant de cette famille. Reposant sur une documentation écrite assez pauvre et disparate, mais aussi sur la transmission familiale de témoignages oraux, cette brève histoire de la famille Lazard-Dreyfus s'appuie sur des archives familiales, confiées pour numérisation aux Archives départementales de la Somme, mais aussi sur des souvenirs transmis directement par Simonne et Michel Audelin, descendants directs de Ferdinand et Berthe Lazard. Tous les témoignages, notamment sur le parcours professionnel et social, ont été vérifiés à l'aide de sources archivistiques publiques, quand c'était possible de le faire.

Né à Santiago du Chili le 15 septembre 1868, Ferdinand Lazard est le troisième enfant et le seul fils de Benjamin Lazard (1829-1907) et Esther Haas (1834-1891). Originaire de Lorraine, au moins depuis le début du XVIII^{e} siècle, la famille Lazard compte plusieurs générations de négociants implantés à Boulay et dans la proche région. Le grand-père de Ferdinand, Bénédict Lion, est l'aîné d'une famille de dix enfants. Il voit le jour à Niederwisse en 1793 et part s'installer à Paris un peu avant 1820. Marié à Gotton Cahen, lorraine elle aussi, il a quatre enfants. On sait peu de choses de son activité professionnelle. Il était vraisemblablement colporteur et habitait le coeur du 7^{e} arrondissement ancien (quartier Sainte-Avoie). Il meurt rue Beaubourg, en novembre 1865.

[1] Documents consultables sur le site des Archives départementales de la Somme.

A son décès, il laisse peu de biens à ses quatre enfants dont la position sociale reste modeste. Rosalie Bénédicte épouse un ouvrier typographe ; Alfred est marchand ambulant ; Adolphe sculpteur au faubourg Saint-Antoine et Benjamin qui se marie en 1859, exerce la profession de marchand tailleur[2]. Peu bavard sur ses jeunes années, il racontait volontiers l'humiliation ressentie d'avoir interdiction de franchir les grilles lorsque pour gagner sa vie, il vendait des lézards aux enfants riches qui jouaient au Jardin du Luxembourg. Aussi, pour échapper à une condition qu'il juge sans avenir, il décide de s'embarquer le 14 août 1865 pour Valparaiso, avec femme et enfants : Berthe, 5 ans et Clémence, 2 ans[3].

De retour du Chili en 1877, la famille s'est agrandie, par la naissance à Santiago de Ferdinand, en 1868 et de Mathilde, à Valparaiso, en 1871. La situation financière est désormais nettement plus prospère. Lors du départ du Havre, douze ans plus tôt, il avait fallu embarquer sur un bateau à voiles, nettement moins coûteux, mais tellement plus lent à franchir le cap Horn...[4] Ferdinand a 9 ans et ne parle qu'espagnol. Il se plaisait à raconter bien plus tard, comment il avait appris le français en lisant sur le bateau le roman de Jules Sandeau, *La roche aux mouettes*[5]. A son arrivée à Paris, il entame vraisemblablement une formation de sculpteur auprès de son oncle Adolphe, mais la mort prématurée de celui-ci en 1882 le ramène naturellement vers le commerce. Il gardera toute sa vie un réel sens artistique et un goût du beau que l'on retrouve dans ses nombreux dessins et sa collection d'objets d'art d'extrême-orient.

Benjamin Lazard et son petit-fils Jean, en 1902

Le mariage de sa soeur Clémence en 1888 avec Arthur Caën va sceller son destin. Son beau-frère s'installe en effet à Amiens en 1890, où il créé une manufacture de confection, spécialisée dans les vêtements de velours. C'est le plein essor du velours d'Amiens et l'affaire est prospère. Installée d'abord place Saint-Martin, l'entreprise se transporte bientôt place Saint-Rémi, près du Louvencourt. Ferdinand qui jusqu'alors était

[2] La plupart des sources généalogiques sont conservées aux Archives départementales de la Moselle et aux Archives de Paris.

[3] Fonds Lazard, Passeport de Benjamin Lazard et de sa famille pour le Chili, 8 août 1865.

[4] Souvenir raconté par Berthe Jacob, soeur aînée de Ferdinand, à sa petite-fille Claude Bloch.

[5] Souvenir raconté par Michel Audelin.

voyageur de commerce, s'installe à Amiens en 1901, au 55 boulevard du Mail[6]. Entretemps, il a fait en 1899 un beau mariage, en épousant Berthe Dreyfus, d'une famille de diamantaires anversois[7].

Papier à en-tête de la manufacture fondée par Arthur Caën[8]

Berthe est la dernière fille de Lucien Dreyfus et Hélène Michel. Son père est agent de change ; sa mère est la fille d'un opticien d'Anvers et la petite-fille d'un diamantaire de cette même ville. La mère de Berthe est de nationalité belge mais son père est français ; il quittera d'ailleurs Anvers vers 1895 pour terminer ses jours à Paris, sa ville natale. Sa situation lui permet de doter ses deux filles de 45 000 francs chacune. Berthe acquiert la nationalité française par son mariage. Sa jeunesse sera marquée par plusieurs drames familiaux : la mort prématurée d'une soeur aînée, la mise au monde en 1900 de son premier enfant mort-né et le divorce de ses parents. Sans doute faut-il y voir la raison de la profonde mélancolie qui ne quittait jamais son regard, comme on peut le voir sur les photos que l'on a gardées d'elle.

La famille Lazard-Dreyfus à Amiens à l'été 1905
(de gauche à droite, Alfred, Anna, Yvonne et Hélène Dreyfus, Jean, Berthe, Simonne et Ferdinand Lazard)

---

6 Les sources du parcours professionnel d'Arthur Caën et de Ferdinand Lazard sont consultables aux Archives départementales de la Somme (Fonds de l'enregistrement, des hypothèques et du Tribunal de commerce), ainsi qu'aux Archives municipales d'Amiens (registres de patentes et recensements de la population).

7 Archives nationales, Minutier central des notaires, contrat de mariage du 4 mai 1899, Etude Blanchet.

8 Fonds Lazard. La manufacture occupe le bâtiment qui forme l'angle, dans le prolongement d'une banque.

Associé à son beau-frère durant quelques années, Ferdinand reprend définitivement l'affaire à son compte en octobre 1905. Pendant plusieurs décennies, l'entreprise qui compte une centaine d'ouvriers est florissante et Ferdinand Lazard devient propriétaire des murs en 1909 et 1922. Il réside au 8 place Saint-Rémi, à côté de la manufacture, située au 10 et en partie sur la rue Dusevel. Un fils, Jean, naît en 1902, puis une fille, Simonne, en 1905. Leur père attache beaucoup d'importance à l'éducation et la réussite de ses enfants dont il suit attentivement les brillantes études au lycée d'Amiens. Il doit être bien fier le jour où Jean reçoit le Prix du Cange en 1920[9]. C'est une revanche pour lui qui n'a pas pu faire d'études longues.

Fragment de papier à en-tête de la manufacture de Ferdinand Lazard[10]

Epouse sensible et dévouée, Berthe est une mère particulièrement attentive à l'éducation de sa fille dont elle fera « la jeune fille la mieux élevée d'Amiens », pour reprendre l'expression flatteuse entendue un soir au théâtre[11]. Habile musicienne et mélomane passionnée, Berthe transmet son amour de la musique et du chant à Simonne. Beaucoup moins mélomane, Ferdinand scandalise volontiers son épouse et sa fille en déclarant à chaque fois qu'il entend une cantatrice : « Mais qu'est-ce qu'on lui fait à cette dame pour qu'elle crie comme ça ? »[12] Décidément, sa spécialité à lui c'est le dessin...

Comme son père Benjamin, Ferdinand est athée et s'affirme comme tel, sans pour autant opter pour la franc-maçonnerie comme son beau-frère Alfred Dreyfus ; mis à part le plan professionnel, il entretient peu de rapports avec la communauté juive d'Amiens. Très marqué par l'affaire Dreyfus qu'il a vécue à Paris dans sa jeunesse, il craint des jours sombres et préfère laisser ses enfants attendre l'âge de seize ans pour choisir une orientation religieuse. Simonne, très liée avec certaines de ses amies catholiques du lycée, se fait baptiser. Elle épouse en 1925 un entrepreneur normand, récemment installé à Amiens. Quant à Jean, il reste athée et adhère plus tard à la franc-maçonnerie, imitant en cela son oncle. Il épousera en 1932 une ouvrière amiénoise et catholique qui travaillait à la manufacture.

La fin des années vingt marque le début d'une période plus difficile. La crise arrivant, les banquiers prêtent moins volontiers à un patron réputé trop généreux avec ses ouvriers. Il lui faut aussi penser à installer son fils Jean. Celui-ci aurait pourtant bien voulu faire la prestigieuse Ecole Navale, mais Ferdinand s'y oppose formellement : « quand on s'appelle Lazard, on ne peut pas faire carrière à Navale », réplique-t-il à son fils[13].

---

[9] *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, année 1920, 3e et 4e trimestre, p. 168.

[10] Fonds Lazard. Le dessin exagère légèrement la taille de la manufacture en l'allongeant et élargit considérablement la rue Dusevel. L'entreprise occupe désormais deux bâtiments, Ferdinand ayant racheté les locaux de la banque en 1909.

[11] Témoignage rapporté par Simonne Audelin.

[12] Citation rapportée par Michel Audelin.

[13] Citation rapportée par Michel Audelin.

Ferdinand et Berthe Lazard, en compagnie de la mère de Berthe et de leurs petits-enfants (1934)

Après avoir arrêté son affaire fin octobre 1930, Ferdinand ne peut pas profiter pleinement d'une retraite sereine et il doit reprendre son ancien métier de voyageur de commerce en retournant travailler à Paris, pour l'un de ses neveux, Henri Jacob, et aussi pour les Frères Fribourg, gros entrepreneurs d'Amiens[14]. Toujours sur la route malgré l'âge et la fatigue, son seul bonheur est désormais de voir grandir et briller au lycée son petit-fils Michel, né en 1926. En 1933, naît une petite-fille, Claude, au foyer de Jean et Henriette, mais ils sont installés à Mouy, dans l'Oise, et viennent moins souvent à Amiens. Les années trente sont assombries également par la longue maladie d'Hélène Michel, la mère de Berthe qui vivait chez sa fille et son gendre depuis son divorce.

Le quartier de la cathédrale après les bombardements de mai 1940[15]

[14] Sur cette période de son activité professionnelle, les sources sont lacunaires. Plusieurs lettres envoyées de Paris par Ferdinand à sa fille en 1936 sont écrites sur du papier à en-tête de l'entreprise Fribourg (Fonds Lazard). Le témoignage de Claude Bloch, fille d'Henri Jacob, confirme que Ferdinand a travaillé aussi pour son père à cette époque.

[15] Cliché Archives diocésaines, Au premier plan, le Louvencourt qui cache les quelques maisons encore intactes de la place Saint-Rémi.

Lors du bombardement de mai 1940, tout le centre ville d'Amiens est détruit. La cathédrale reste seule épargnée au milieu d'un champ de ruines où subsistent encore quelques rares maisons, dont celle de Ferdinand Lazard, place Saint-Rémi[16]. Rattrapé par la législation anti juive, il ne fait rien pour tenter de fuir ou de se cacher. Il se fait recenser en 1940 et porte l'étoile. Soumis aux mesures vexatoires comme les autres Juifs amiénois, il se voit priver de son poste de radio en septembre 1941[17].

A l'automne 1943, Ferdinand et Berthe coulent des jours aussi paisibles que possible. Leurs pensées vont continuellement vers leur fils Jean déporté au camp d'Aurigny depuis 1941. Ferdinand dessine sans relâche, Berthe « raccommode inlassablement », entretenant son ménage avec soin, malgré les restrictions de ces temps d'occupation[18]. Surtout, ils accompagnent de leurs tendres encouragements leur petit-fils Michel qui fait ses débuts d'étudiant à Paris en hypokhâgne au lycée Henri IV : qu'ils sont précieux les conseils avisés du grand-père... et délicieux les goûters de la grand-mère ! « Dans le gris de [leur] existence monotone », les visites quotidiennes de Simonne apportant des nouvelles encourageantes de l'étudiant parisien sont une dernière joie[19]. Pourtant il faut toujours être sur le qui-vive : « Si Pépé et Mémé écrivent, surtout pas de nom » au dos de l'enveloppe[20].

Memineris Nostri, *poème de François Villon, illustré à la plume par Ferdinand Lazard d'après Albert Fourié et dédié à son petit-fils « A nostre gentil Seigneur Messire Michel Audelin », octobre 1943*

C'est à leur domicile que la gendarmerie allemande les arrête, le matin du 4 janvier 1944. « Prévoyant leur arrestation », Ferdinand et Berthe confient à leur fille peu de jours avant, un petit carton contenant « leurs biens les plus précieux », espérant ainsi les soustraire aux Allemands[21]. La Gestapo s'en saisira tout de même dès le 5

[16] *Cf.* L'*Annuaire général du département de la Somme* pour l'année 1943 qui ne recense plus que cinq habitants rue Dusevel et place Saint-Rémi, alors qu'ils étaient plus du double avant 1940.

[17] Archives municipales d'Amiens, 4H4/129.

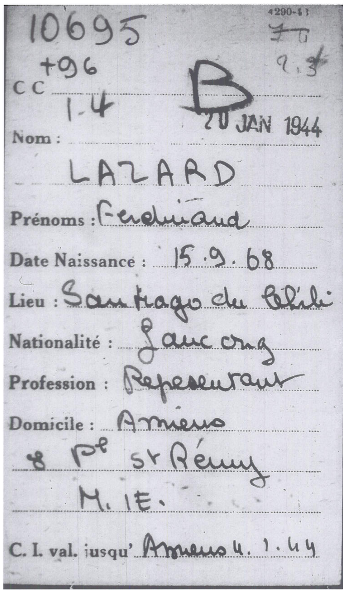
[18] Fonds Lazard, Lettre de Ferdinand et Berthe à leur petit-fils, 26 octobre 1943.

[19] Fonds Lazard, Lettre de Ferdinand et Berthe à leur petit-fils, 4 novembre 1943.

[20] Fonds Lazard, Correspondance entre Michel Audelin et sa mère, octobre à décembre 1943.

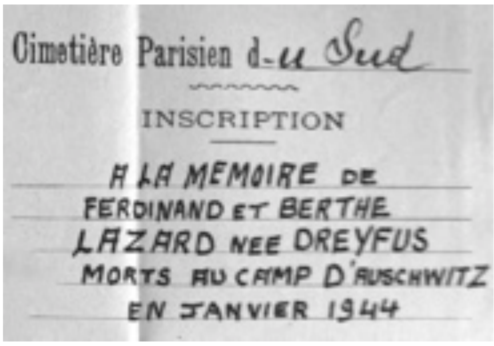
[21] Fonds Lazard, Lettre de Jean Lazard, 6 septembre 1945.

janvier, après plusieurs perquisitions et interrogatoires[22]. Tout comme elle s'empare de la maison de la place Saint-Rémi qu'elle fait remettre en état pour s'y établir[23].


10695
+96
C C 1-4
B
20 JAN 1944
Nom : LAZARD
Prénoms : Ferdinand
Date Naissance : 15.9.68
Lieu : Santiago du Chili
Nationalité : française
Profession : Représentant
Domicile : Amiens
8 Pl St Rémy
M. I E.
C. I. val. jusqu' Amiens 4.1.44

Fiche d'internement de Ferdinand Lazard à Drancy[24]

Transférés d'Amiens à Drancy le soir du 4 janvier, Ferdinand et Berthe Lazard sont déportés à Auschwitz par le convoi 66 du 20 janvier. Les rares rescapés témoigneront de nombreux actes de violence, à chaque étape des trois jours du voyage. L'un d'entre eux, à son retour au Lutétia en 1945, raconta à Simonne Audelin les circonstances particulièrement tragiques de la mort de son père. Choqué de la brutalité d'un SS qui molestait dans le wagon un de ses compagnons d'infortune, Ferdinand Lazard tenta de s'interposer en s'écriant : « oh la brute ! ». Il fut à l'instant même froidement abattu d'une balle dans la tête[25]. C'est donc seule, auprès du corps sans vie de son mari, que Berthe Lazard termina la route qui devait la conduire, dans la nuit du 22 au 23 janvier 1944, au crématoire de Birkenau. Ferdinand avait 75 ans, Berthe 64.


Cimetière Parisien du Sud
INSCRIPTION
A LA MEMOIRE DE
FERDINAND ET BERTHE
LAZARD NEE DREYFUS
MORTS AU CAMP D'AUSCHWITZ
EN JANVIER 1944

Texte de l'inscription gravée sur la tombe Lazard

Une simple inscription sur la tombe familiale au cimetière du Montparnasse rappelle depuis 1945 et pour toujours la mémoire du martyr de Ferdinand et Berthe Lazard, arrachés à l'amour des leurs pour « question raciale »[26].

---

[22] Fonds Lazard, Lettre de René Audelin, 30 avril 1946.

[23] Archives municipales d'Amiens, 4H4/204, Travaux de remise en état du 8 place Saint-Rémi pour le compte de la Gestapo.

[24] Mémorial de la Shoah, La lettre B signifie « déportable immédiatement », les mentions « M » et « I E » signifient marié, un enfant (seul Jean avait été recensé comme juif en 1940).

[25] Témoignage rapporté à la fois par Simonne Audelin et par Anna Dreyfus, soeur aînée de Berthe.

[26] Archives municipales d'Amiens, 4H4/144, Liste des déportés internés recensés à la Mairie d'Amiens, 15 mai 1945 : mention portée dans la colonne intitulée « motif de l'arrestation ».